

Natacha Chetcuti

De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Natacha Chetcuti, « De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°1 | Printemps 2009, mis en ligne le 09 juillet 2009. URL : <http://gss.revues.org/index477.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : IRIS-EHESS

<http://gss.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://gss.revues.org/index477.html>

Document généré automatiquement le 28 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Natacha Chetcuti

De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig

Les prémices du constructivisme

- 1 C'est dans la partie « Formation » du *Deuxième Sexe*, écrit en 1949, au chapitre « Enfance »¹, que l'on trouve la très célèbre formule de Simone de Beauvoir :

« On ne naît pas femme, on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin ». (Beauvoir, 1976, 13)

- 2 Cette formule opère une rupture avec les textes médico-légaux et psychiatriques du XIX^e siècle, qui ont établi l'adéquation entre sexe biologique et construction des catégories hommes et femmes. Autrement dit, Simone de Beauvoir, après la parution de *Mœurs et sexualité en Océanie* de Margaret Mead en 1935, met en doute les classifications naturalistes du siècle précédent, qui laissaient supposer qu'à mâle et femelle correspondaient, à travers des rôles et des pratiques spécifiques, le masculin et le féminin, définis par une surdétermination biologique. Ces travaux ont inauguré un changement dans les sciences humaines, en remettant en cause le déterminisme biologique fondé sur une opposition nature/culture, inné/acquis, et ont ouvert la voie à ce que l'on appelle aujourd'hui le constructivisme dans les études sur les rapports sociaux de sexe. Ces analyses ont été également à l'origine des critiques soulevées par les mouvements et les théorisations féministes contemporains, qui ont décrit et analysé les diverses formes d'exploitation que subissent les femmes, tant dans la construction collective et individuelle des corps que dans l'organisation sociale de l'espace domestique et public. Les études françaises issues du féminisme matérialiste s'attacheront, dès les années 1970, à la critique de la naturalisation² des rôles féminins et masculins (Guillaumin, 1978 ; Mathieu, 1989, 2000). Ces analyses ont révélé que le rapport social se construit autour du marqueur de sexe et opère ainsi un classement entre les individus qui, en les hiérarchisant, justifie le rapport de domination des hommes sur les femmes. Tout comme le marqueur couleur de peau justifie une autre division sociale des individus³. Ces évolutions théoriques ont permis de montrer que ce n'est pas le sexe biologique qui fait d'un individu un homme ou une femme mais son genre⁴ social, c'est-à-dire une construction arbitraire et sociale des représentations des rôles propres aux hommes et aux femmes, résultats de rapports de pouvoir (Scott, 1988).
- 3 Toutefois dans le domaine des recherches sur les rapports sociaux entre les sexes, certains auteurs s'interrogent sur l'utilisation de la notion de genre parce que, d'une part, son usage relèguerait le sexe à un registre biologique invariant et réduit à l'anatomie. D'autre part, le maniement de la notion de genre aurait tendance à neutraliser, en la masquant, la relation de domination régissant les rapports entre les sexes (Devreux 2004 ; Hurtig, Kail, Rouch, 2002 ; Mathieu, 1989⁵ ; Tahon, 2004). Devenu un outil d'analyse au cours des vingt dernières années, le genre indique désormais « un rejet du déterminisme biologique implicite dans l'usage de termes comme "sexe" ou "différence sexuelle". Le "genre" souligne également l'aspect relationnel des définitions normatives de la féminité » (Scott, 1988, 126).

Beauvoir et le conditionnement à l'hétérosexualité

- 4 Dans le chapitre consacré à l'enfance, Simone de Beauvoir analyse la manière dont les enfants deviennent les uns un « être femme », les autres un « être homme ». Dans sa démonstration,

elle insiste sur la socialisation des petites filles, montrant que le « devenir femme » se construit en référence au masculin et que le statut de l'être femme s'acquiert, dans son aboutissement, par la pénétration d'un sexe d'homme, la maternité et le mariage.

« C'est une étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie, transcendance, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité : c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'Un d'être révélé à soi-même comme altérité. C'est là ce qu'il arrive à la petite fille quand faisant l'apprentissage du monde elle s'y saisit comme une femme. La sphère à laquelle elle appartient est de partout enfermée, limitée, dominée par l'univers mâle : si haut qu'elle se hisse, si loin qu'elle s'aventure, il y aura toujours un plafond au-dessus de sa tête, des murs qui barreront son chemin. » (Beauvoir, *ibid.*, 52)

- 5 Elle critique un système social où l'Autre du masculin est le féminin qui en plus d'être censuré et nié n'est pas considéré comme le tout, alors que l'Un, les hommes sont des êtres à part entière et ce dès la première socialisation. Par voie de conséquence, la catégorie homme constitue en elle-même l'ensemble. Elle constate :

« Chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son être autre ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie ». (Beauvoir, *ibid.*, 30)

« L'un symbolise la virilité, l'autre la féminité : c'est parce que la féminité signifie altérité et infériorité que sa révélation est accueillie avec scandale ». (Beauvoir, *ibid.*, 75)

- 6 Le moment de la puberté marque ce que Beauvoir appelle le « verdict de l'être femme » dans le formatage de ce devenir femme : « la souillure menstruelle l'incline vers le dégoût et la peur. "Voilà donc ce que signifient ces mots : être une femme !" » (Beauvoir, *ibid.*, 75).

- 7 Nous devons à Simone de Beauvoir une magistrale avancée de la pensée, mais son analyse comporte un point aveugle : son impossibilité de penser un au-delà de la catégorie femme. En effet, pour la philosophe, il est un élément fondamental dans ce qui détermine les relations entre les sexes, c'est le principe de l'altérité. Dans la perspective beauvoirienne, les modèles féminin et masculin, malgré leur caractère acquis, semblent indépassables.

- 8 La contradiction de Beauvoir se situe dans son analyse du devenir adulte, où l'indicateur de temporalité prend toute son ampleur et où l'auteur semble faire retour à un essentialisme, remis en cause initialement dans la dé/naturalisation qu'elle propose du rapport social sexe/genre et de la catégorisation par le sexe. En effet, pour Beauvoir, le devenir adulte passe par une forme *naturelle* de sexualité qui fait de l'hétérosexualité le stade supérieur dans l'ordre de la sexualité humaine. Ce devenir obligatoire s'atteint par l'accès à l'hétérosexualité reposant sur la dualité masculin/féminin incontournable. On trouve par exemple une illustration de ce point de vue dans le chapitre « Enfance » où elle évoque les amitiés entre adolescentes qu'elle perçoit comme transitoires, jetant ainsi le discrédit sur ce qu'elle ne considère pas comme normal, à savoir toute relation non conforme à l'impératif hétérosexuel. On peut dire que chez Beauvoir l'hétérosexualité est naturalisée, car même si elle instaure une critique du biologisme, la philosophe n'échappe pas au discours doxique qui lie une certaine forme de déterminisme psychique de la masculinité et de la féminité au principe ontologique de l'hétérosexualité.

- 9 Cette ambivalence s'illustre particulièrement dans les quelques pages consacrées à « la lesbienne » où Beauvoir oppose la femme *normale* (donc hétérosexuelle) à « l'invertie », « la virago », « l'homosexuelle » ou encore « la lesbienne »⁶.

- 10 L'analyse beauvoirienne du lesbianisme met en avant une position doxique androcentrée, que je vais présenter en quatre points :

- 11 1. Beauvoir présente les relations entre lesbiennes comme le résultat de l'absence ou de l'échec des relations hétérosexuelles (Couillard, 1999).
2. Elle ne peut concevoir l'homosexualité que comme une relation entre deux mêmes où chacune des protagonistes ne serait que le miroir de l'autre.

« C'est seulement quand ses doigts modèlent le corps d'une femme dont les doigts modèlent son corps que le miracle du miroir s'achève. Entre l'homme et la femme l'amour est un acte ; chacun arraché à soi devient autre : ce qui émerveille l'amoureuse, c'est que la langueur passive de sa chair soit reflétée sous la figure de la fougue virile ; mais la narcissiste dans ce sexe dressé ne reconnaît que trop confusément ses appâts. Entre femmes l'amour est contemplation ; les caresses sont destinées moins à s'approprier l'autre qu'à se recréer lentement à travers elle ; la séparation est abolie, il n'y a ni lutte, ni victoire, ni défaite ; dans une exacte réciprocité chacune est à la fois le sujet et l'objet, la souveraine et l'esclave ; la dualité est complicité ». (Beauvoir, *ibid.*, 207-208)

- 12 C'est sur ce point qu'intervient la dimension de la temporalité évoquée plus haut ; pour Beauvoir, l'homosexualité n'a de sens que comme partie intégrante – mais qui doit rester passagère sous peine de stagnation à l'état d'immaturité – du processus de construction du sujet, puisque le statut d'adulte ne peut s'acquérir que dans la relation à l'autre, l'*alter* ne pouvant être que l'homme face à la femme.

« Chez les femmes physiologiquement normales elles-mêmes, on a parfois prétendu distinguer les "clitoridiennes", et les "vaginales", les premières étant vouées aux amours saphiques ; mais on a vu que chez toutes l'érotisme infantile est clitoridien ; qu'il se fixe à ce stade ou se transforme ne dépend d'aucune donnée anatomique ». (Beauvoir, *ibid.*, 194)

- 13 Elle catégorise les lesbiennes dans un dispositif binaire⁷. Les *féminines*, parce qu'elles ont peur des hommes, sont restées à l'état de fixation infantile. Cet état illustre une forme d'inachèvement du soi. Les *masculines*, elles, veulent imiter l'homme ou encore l'égaliser : s'affranchissant des « entraves qu'implique la féminité », « la femme virile » choisit de répudier son sexe, affirme Beauvoir. Dans les deux cas, comme le souligne Marie Couillard (1999, 2), « la » lesbienne « se retrouve enfermée, par un processus d'attribution où sexe et genre sont souvent confondus ».

3. L'homosexualité est uniquement considérée comme une perversion érotique, une sexualité agressive qui ne peut pas trouver son épanouissement avec un corps d'homme. De fait selon Beauvoir, les lesbiennes se trouvent face à des difficultés érotiques qu'elles doivent sans cesse surmonter.

4. Enfin, Beauvoir catégorise les lesbiennes dans une dualité de genre qui les fige dans une stéréotypie de personnages : virilité *versus* féminité. Cette détermination des rôles ne s'applique pas de la même façon selon que Beauvoir traite de « la » lesbienne ou des femmes dans l'hétérosexualité. Alors que dans le couple homme/femme cette dualité semble s'inscrire dans une authenticité inhérente au cadre *naturel hétérosexuel*, elle situe les lesbiennes dans un schéma où ce couple d'opposition de genre semble être une récupération des représentations sociales, qui n'est en fait qu'une mise en scène, un travestissement de la détermination biologique des rôles de sexe. On pourrait dire que les lesbiennes, pour l'auteur, se situent dans une opposition des dualités : réel *vs.* imaginaire et vrai *vs.* faux. En fait, « la » lesbienne chez Beauvoir est, selon le terme de Couillard (1999), « une figure ex-centrique » triplement marginalisée : par sa non-conformité à son devenir/être femme, par sa dé/conformité corporelle (corps disgracieux) et par un déséquilibre psychique que justifierait sa situation d'opprimée (sensation d'infériorité).

« Une personne douée d'une vitalité vigoureuse, agressive, exubérante souhaite se dépenser activement et refuse ordinairement la passivité ; disgraciée, malformée, une femme peut essayer de compenser son infériorité en acquérant des qualités viriles ; si sa sensibilité érogène n'est pas développée, elle ne désire pas les caresses masculines. Mais anatomie et hormones ne définissent jamais qu'une situation et ne posent pas l'objet vers lequel celle-ci sera transcendée ». (Beauvoir, *ibid.*, 193)

- 14 D'ailleurs dans le chapitre consacré à l'enfance, Beauvoir oppose, dans la construction du devenir, les femmes *normales* qui sont dans une féminité authentique en cours d'*adultisation*⁸ et les homosexuelles féminines qui restent en l'état d'immaturité, n'échappant pas aux

catégories de sexe ; les lesbiennes féminines restent dans une situation d'inaccomplissement, perdant ainsi tout statut d'humanité.

- 15 En ce qui concerne l'« inclination virile », selon les termes beauvoiriens, elle peut parfois conduire à « une vocation lesbienne » ou à l'inversion (Beauvoir, *ibid.*, 193). Le « travestissement » dans un personnage viril dans l'adolescence peut engendrer une future orientation sexuelle lesbienne. Toutefois, la philosophe note le caractère non systématique de ce processus.

« Mais il ne faudrait pas conclure que toute invertie est un “homme caché” sous des formes trompeuses. [...] Sous l'influence d'hormones mâles, les femmes “viriloïdes” présentent des caractères sexuels secondaires masculins ; chez les femmes infantiles les hormones femelles sont déficientes et leur développement demeure inachevé. Ces particularités peuvent motiver plus ou moins directement une vocation lesbienne ». (Beauvoir, *ibid.*, 193)

- 16 Plus tard, toujours dans les lignes consacrées à « la lesbienne », elle affirme :

« C'est en partie pour répudier toute complicité⁹ avec elles [les compagnes soumises] qu'elle [la lesbienne masculine] adopte une attitude masculine ; elle travestit son vêtement, son allure, son langage, elle forme avec une amie féminine un couple où elle incarne le personnage mâle : cette comédie est, en effet, une “protestation virile” ; mais elle apparaît comme un phénomène secondaire ; ce qui est spontané, c'est le scandale du sujet conquérant et souverain à l'idée de se changer en une proie charnelle ». (Beauvoir, *ibid.*, 200)

- 17 Beauvoir présente sur ce point une ambiguïté : alors que, dans le chapitre « Enfance » elle montre que l'on apprend aux enfants à « jouer à être », à « jouer à faire », que le devenir « femme » et « homme » serait le fruit d'accomplissements imaginaires répondant aux demandes sociales, lorsqu'il s'agit du lesbianisme, elle n'applique pas le même raisonnement puisqu'elle oppose authenticité et inauthenticité, normalité et *a*/normalité.

- 18 Que serait donc l'authenticité du genre ? Y aurait-il un ou des genres authentiques ? Pour Beauvoir, l'authentique se situe du côté de la revendication du sujet dans son désir souverain de liberté (justement ce qu'elle applique aussi à « la » lesbienne masculine), qu'elle oppose au désir inauthentique, identifié à la démission, la passivité et la fuite. Pour l'auteur, les femmes, même si elles appréhendent le devenir qui leur est imposé, ne peuvent que céder aux impératifs sociaux : « mais en acceptant sa passivité, elle [la femme] accepte aussi de subir sans résistance un destin qui va lui être imposé du dehors, et cette fatalité l'effraie » (Beauvoir, *ibid.*, 53).

- 19 Qu'en est-il pour Beauvoir de l'organisation sociale de la sexualité qui situe les femmes en référence à la norme masculine ? Malgré son analyse de la socialisation du féminin construit pour être au service de l'ordre masculin, pour l'auteur, il n'y a pas d'alternative au « devenir femme », puisque l'équilibre de la société se maintient par la relation et l'altérité entre les deux catégories de sexe/genre. Beauvoir a dénoncé le conditionnement des femmes comme résultant d'une construction idéologique au service d'une pensée androcentrée. Sa remise en cause, que l'on peut qualifier de constructiviste, est toutefois limitée par la notion du devenir femme. Pour Beauvoir, le devenir femme est un accomplissement quasi ontologique, non récusable et en référence à la catégorie homme. De plus, ne discutant pas le statut de l'hétérosexualité dans toutes ses dimensions – sociale, culturelle, économique, politique –, elle maintient l'idée que la dualité des catégories de genre est la source de l'équilibre du psychisme humain. Cette restriction de point de vue se manifeste lorsque Beauvoir décrit les processus de socialisation et d'apprentissage de la virilité chez les jeunes garçons : « Certains choisissent obstinément la féminité, ce qui est une des manières de s'orienter vers l'homosexualité » (Beauvoir, *ibid.*, 17). Quelques phrases plus loin, dans le chapitre consacré à « la lesbienne », la lectrice ou le lecteur peut lire : « L'homme même ne désire pas exclusivement la femme ; le fait que l'organisme de l'homosexuel mâle peut être parfaitement viril implique que la virilité d'une femme ne la voue pas nécessairement à l'homosexualité » (Beauvoir, *ibid.*, 193).

- 20 Beauvoir distingue donc la sexualité et le genre à propos de l'homosexualité. Cette distinction confirme la pensée de Beauvoir concernant « la lesbienne virile » puisque le sujet conquérant et souverain s'applique seulement à « la » lesbienne masculine dans son désir absolu de liberté, les lesbiennes féminines restant toujours définies par leur sexe d'appartenance.
- 21 Enfin, lorsque Beauvoir parle de l'homosexuelle masculine, cette dernière est systématiquement renvoyée à la classe de sexe générale : homme = humain. Se conduire en être humain dans l'approche beauvoirienne, c'est s'identifier comme sujet souverain donc finalement « au mâle ». On pourrait donc voir chez Beauvoir un début de distinction entre genre et sexualité, puisqu'elle reconnaît la capacité à conquérir le statut d'humain aux lesbiennes « viriles ». À propos du port de la masculinité de certaines lesbiennes, elle précise : « *Elle ne veut pas renier sa revendication d'être humain*¹⁰; mais elle n'entend pas non plus se mutiler de sa féminité » (Beauvoir, *ibid.*, 200).
- 22 En ce qui concerne le plan de la stricte sexualité lesbienne, il est intéressant de constater que Beauvoir opère un déplacement de la pensée doxique. En effet, pour l'auteur, la sexualité homosexuelle est une « spécification féminine ». Alors que la philosophe nous a démontré que le processus de conditionnement de la catégorie femme et son aliénation est lié au principe de masculinité, il n'existe donc pas de sexualité féminine puisque la sexualité hétérosexuelle se construit en référence au masculin. Serait-ce que la sexualité lesbienne briserait la définition de la sexualité androcentrée, puisque « seule la lesbienne posséderait¹¹ une libido aussi riche que celle du mâle, elle serait donc un type féminin “supérieur” » (Beauvoir, *ibid.*, 195) ?
- 23 Qu'en est-il chez Beauvoir de la conquête du statut d'humain – centre même de l'authenticité du sujet – puisque ce dernier est toujours réservé à une seule catégorie ? Serait-ce que les femmes pour Beauvoir seront toujours exclues du général, donc toujours en devenir de, en devenir par, en devenir être ?

Wittig et la critique du devenir femme

- 24 Wittig écrit en 1976 *The Category of Sex*, article traduit et publié en français en 2001 sous le titre *La catégorie de sexe*. Elle y analyse la dimension politique de l'hétérosexualité et critique le présupposé de la différence des sexes qui structure la pensée de *la différence* en donnant un statut *inné* et *a priori* à l'hétérosexualité. Elle démontre que cette différence sexuelle qui émanerait du corps n'est que la justification d'une idéologie qui opère une classification arbitraire structurant le rapport de force inégalitaire entre les hommes et les femmes. La conséquence d'une pensée naturalisante considérant logique et inévitable la distinction entre masculin et féminin est d'entretenir le déséquilibre social de la répartition du pouvoir entre hommes et femmes. Pour Wittig, la distinction entre homosexualité et hétérosexualité dépend de la distinction construite entre homme et femme et féminin/masculin, cette distinction étant *la base de la société hétérosexuelle*.

« La catégorie de sexe est une catégorie politique qui fonde la société en tant qu'hétérosexuelle. En cela, elle n'est pas une affaire d'être mais de relations (car les “femmes” et les “hommes” sont le résultat de relations). La catégorie de sexe est la catégorie qui établit comme “naturelle” la relation qui est la base de la société (hétérosexuelle) et à travers laquelle la moitié de la population – les femmes – sont “hétérosexualisées” [...] et soumises à une économie hétérosexuelle ». (Wittig, 2001, 46)

- 25 Pour Wittig, le changement social ne pourra s'opérer que si l'on abolit l'utilisation de la catégorie de sexe comme outil de perception du social. En outre, l'annulation de la catégorie de sexe supprimerait la bipolarité homosexualité/hétérosexualité¹². Elle conclut son article par ces mots :

« la catégorie de sexe est une catégorie totalitaire [...]. Elle forme l'esprit tout autant que le corps puisqu'elle contrôle toute la production mentale. Elle possède nos esprits de telle manière que nous ne pouvons pas penser en dehors d'elle. C'est la raison pour laquelle nous devons la détruire et commencer à penser au-delà d'elle si nous voulons commencer à penser vraiment, de la même

manière que nous devons détruire les sexes en tant que réalités sociologiques si nous voulons commencer à exister ». (Wittig, *ibid.*, 49)

- 26 Ainsi que le précise Claire Michard : comme « l'a très justement relevé Guillaumin [...], Wittig ne produit pas à proprement parler un discours critique de la pensée naturaliste et de ses catégories : "sexe", "genre", "femme", "homme", "différence", "hétérosexualité", mais le discours de leur destruction. Une guerre est menée pour libérer le discours de ces catégories » (Michard, à paraître)¹³.

Critique de la catégorie femme

- 27 Pour Beauvoir comme pour Wittig, le corps des femmes est programmé par l'intervention du social. Cependant Wittig se distingue de la formule beauvoirienne « On ne naît pas femme, on le devient » dans un article écrit trente ans plus tard, où elle énonce l'aphorisme suivant : « On ne naît pas femme »¹⁴. En supprimant « on le devient », elle opère une rupture épistémologique.
- 28 Dans une perspective matérialiste, Wittig démontre qu'il n'existe pas de groupe naturel « femmes » et remet ainsi en cause « la-femme », qui n'est selon elle qu'un mythe. C'est pourquoi l'auteur conteste la manière dont certains courants féministes et lesbiens féministes ont repris la formule de Beauvoir en continuant de penser que la base de l'oppression des femmes serait biologique autant qu'historique.

« Certaines d'entre elles prétendent même trouver leurs sources chez Simone de Beauvoir. La référence au droit maternel et à une "préhistoire" où les femmes auraient créé la civilisation (à cause d'une prédisposition biologique) tandis que l'homme brutal et grossier se serait contenté d'aller à la chasse (à cause d'une prédisposition biologique) est la symétrie de l'interprétation biologisante de l'histoire que la classe des hommes a produite jusqu'ici. Elle relève de la méthode même qui consiste à chercher dans les femmes et les hommes une raison biologique pour expliquer leur division, en dehors de faits sociaux. Du fait que cette façon de voir présuppose que le commencement ou la base de la société humaine repose nécessairement sur l'hétérosexualité, elle ne saurait pour moi être au départ d'une analyse lesbienne/féministe de l'oppression de femmes. Le matriarcat n'est pas moins hétérosexuel que le patriarcat : seul le sexe de l'opresseur change. Cette conception, outre qu'elle reste prisonnière des catégories de sexe (femme et homme), maintient de plus l'idée que ce qui seul définit une femme, c'est sa capacité de faire un enfant (biologie) ». (Wittig, 2001, 52-53)

- 29 Wittig se démarque des théories féministes en récusant le terme « femme ». Elle montre la nécessité de distinguer *les femmes* luttant pour les femmes en tant que classe sociale et pour l'abolition de cette classe et les femmes se battant pour « la » femme en tant que concept essentialiste, ce qui est de son point de vue une position anti-féministe, puisque la notion de *femme* est ce qui naturalise la subordination *des femmes*. Elle dénonce le mythe de « la » femme et son utilisation dans certains groupes de femmes ou féministes qui, en utilisant le point de vue du féminin comme valeur positive, renforcent ce mythe. La mythification de « la » femme, en entretenant un discours sur *la différence*, évacue la dimension politique contenue dans « les femmes ». À ce propos, Wittig écrit :

« En 1949 Simone de Beauvoir détruisait le mythe de la femme. Il y a dix ans, nous nous mettions debout pour nous battre pour une société sans sexes¹⁵. Aujourd'hui nous revoilà prises au piège dans l'impasse familière du "c'est merveilleux-d'être-femme". En 1949 Simone de Beauvoir mettait précisément en évidence la fausse conscience qui consiste à choisir parmi les aspects du mythe (que les femmes sont différentes... des hommes) ceux qui ont bon air et à les utiliser pour définir les femmes. Mettre à l'œuvre le "c'est merveilleux-d'être-femme", c'est retenir pour définir les femmes les meilleurs traits dont l'oppression nous a gratifiées (encore qu'ils ne sont pas si bons que ça), c'est ne pas remettre en question radicalement les catégories "homme" et "femme" qui sont des catégories politiques (pas des données de nature) ». (Wittig, *ibid.*, 56-57)

Critique du biologisme hétérosexuel et place du lesbianisme

30 Le parcours obligé du devenir femme beauvoirien est remis en cause par Wittig qui place le lesbianisme en position d'alternative. Refuser de devenir ou de rester hétérosexuelle est un mode de résistance au devenir femme. Elle compare la fuite des lesbiennes hors du système hétérosexuel à la fuite des esclaves noirs qui traversaient le Mississippi pour être libres. Wittig appelle à amplifier cette fuite afin de détruire le rapport d'appropriation constituant les sexes :

« Notre survie exige de contribuer de toutes nos forces à la destruction de la classe – les femmes – dans laquelle les hommes s'approprient les femmes et cela ne peut s'accomplir que par la destruction de l'hétérosexualité comme système social basé sur l'oppression et l'appropriation des femmes par les hommes et qui produit le corps de doctrines sur la différence entre les sexes pour justifier cette oppression ». (Wittig, *ibid.*, 56-57)

31 Cet extrait explique la formule désormais célèbre où Wittig déclare : « les lesbiennes ne sont pas des femmes » : « “lesbienne” est le seul concept [...] qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) *n'est pas*¹⁶ une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement » (Wittig, *ibid.*, 63). En effet, bien que subissant les effets de l'appropriation collective des femmes – salaires inférieurs, agressions, viols, etc. – les lesbiennes échappent à l'appropriation privée par un homme. Si pour l'auteur les lesbiennes ne sont pas des femmes, c'est qu'elles échappent à l'appropriation privée :

« car [...] ce qui fait une femme, c'est une relation sociale particulière à un homme, relation que nous avons autrefois appelée de servage, relation qui implique des obligations personnelles et physiques aussi bien que des obligations économiques (“assignation à résidence”, corvée domestique, devoir conjugal, production d'enfants illimitée, etc.), relation à laquelle les lesbiennes échappent en refusant de devenir ou de rester hétérosexuelles ». (Wittig, *ibid.*, 63)

32 Wittig décrit comment, pour échapper à l'appropriation privée, il n'est pas possible de se situer comme « individu », mais comme : « transfuges à notre classe de la même façon que les esclaves “marron” américains l'étaient en échappant à l'esclavage » (Wittig, *ibid.*, 63-64).

33 Pour l'auteur, l'articulation entre une conscience de classe de sexe et l'obtention du statut de « sujet » n'est pas suffisante car « une conscience de classe ne suffit pas. Il nous faut comprendre philosophiquement (politiquement) les concepts de “sujet” “conscience de classe” et comment ils fonctionnent en relation avec notre histoire » (Wittig, *ibid.*, 61).

34 Il ne s'agit pas pour Wittig de proposer une *société* lesbienne ; le lesbianisme n'est pas une fin en soi, mais elle est la seule forme possible, pour le moment¹⁷, qui permette la destruction du système hétérosocial¹⁸.

35 Wittig situe les lesbiennes dans un ensemble de résistances aux diverses formes d'oppression, dans lesquelles elle situe les rapports d'esclavage, les rapports capitalistes et les rapports de classes de sexe. Cette position de résistance individuelle et collective aboutirait à l'annulation des systèmes de pouvoir.

36 Pour Wittig, à la suite de Guillaumin et de son analyse de la naturalisation du sexe, il n'y a pas deux genres puisque les femmes sont *le* sexe : « le féminin porte la marque du genre et ne peut jamais être au-delà des genres » (Wittig, *ibid.*, 131), dans la mesure où le genre « dit, à tort, masculin signifie fondamentalement l'humain en général » (Michard, à paraître). Le lesbianisme n'est pas perçu comme une catégorie fixe mais comme porteur de l'avènement de la personne humaine, c'est-à-dire non genrée, non sexualisée, car non-incluse dans le contrat hétérosexuel reproductif.

37 Wittig se saisit de l'utopie comme d'un outil heuristique permettant d'envisager la dynamique sociale et son changement. En proposant de penser au-delà de la catégorisation par le sexe qui fait que les femmes ne peuvent pas être conçues au-delà de cette catégorie¹⁹, elle met à distance la réalité présente et permet ainsi d'éviter de la penser comme naturelle, nécessaire, voire inéluctable. La rupture sociale imaginée par la proposition utopique wittigienne permet

de repenser l'ordre du réel et de rendre possible une rupture épistémologique dans l'ordre de la pensée. Ainsi que l'écrit Paul Ricœur, « la seule manière de sortir du cercle dans lequel l'idéologie nous entraîne c'est d'assumer une utopie, de la déclarer et de juger l'idéologie de ce point de vue » (Ricœur, 1997, 231).

38 À l'époque du « pragmatisme » néolibéral, du formatage des esprits, de la culture du management, du « marketing du genre »²⁰ où la pensée rationnelle est refoulée au profit d'un marketing narratif²¹, où les utopies des années 1968 sont renvoyées au domaine de l'illusion, de l'insensé, il est plus que nécessaire de nous saisir de l'utopie afin de pouvoir penser et être critique face à un présent dés/enchanteur et ainsi creuser des espaces de résistances. Entre Beauvoir et Wittig, trente ans ont séparé les conceptualisations de ce qui n'avait jamais été interrogé auparavant : c'est-à-dire un système de sexualité dominant, l'hétérosexualité, qui a comme corollaire fondamental : le corps « féminin ». Un corps non existant, toujours perçu comme Autre en référence au général : le masculin. Un corps qui a comme caractéristique le fait d'endosser la maternité comme essence/nature propre. L'œuvre de Simone de Beauvoir a influencé toute la première génération du féminisme contemporain, des années 1970, en permettant aux unes et aux autres, d'établir un point de vue commun de lutte contre un système social fondé sur la domination des femmes par les hommes.

39 Si Wittig appelle après Beauvoir à « universaliser le point de vue minoritaire » (Wittig, 1982), alors que Beauvoir reste ambivalente en cherchant à « regagner » le « masculin » pour atteindre l'humanité, leurs travaux ont participé à la dénaturalisation et au questionnement du déterminisme biologique des catégories de genre, de sexe et de sexualité. Ils ont permis de questionner la supposée neutralité des sciences dans leur ensemble, reproductrices d'une pensée doxique androcentrée, jusque-là non soumise à l'épreuve des faits et de leur rationalité.

Bibliographie

Atkinson Ti-Grace, 1975, *Odyssée d'une amazone*, traduction de l'anglais (Etats-Unis) par Martha Carlisky, Paris, Des Femmes [première publication : *Amazon Odyssey*, New York, Links Books, 1974].

BARNES HAZEL E. Barnes, « La lesbienne », in GALSTER Ingrid (dir.), *Simone de Beauvoir : Le Deuxième Sexe*, Paris, Honoré Champion, 2004, pp. 315-336.

BEAUVOIR Simone (de), *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1976 (1949).

BONNET Marie-Jo, « De l'émancipation amoureuse des femmes dans la cité : lesbiennes et féministes au XX^e siècle », *Les Temps Modernes*, 598, 1998, pp. 85-112.

BONNET Marie-Jo, « Simone de Beauvoir avec Natasha Sorokine, 1943. Un curieux silence de Simone de Beauvoir », *Ex-Aequo*, 27, 1999. Consultable sur le site : <http://lez-only.forumactif.com/portraits-de-femmes-f12/simone-de-beauvoir-t347.htm>

BOURCIER Marie-Hélène, « La "lesbeavoir" entre féminité, féminisme et masculinité ou comment contenir les lesbiennes *butchs* », in DELPHY Christine, CHAPERON Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du 2^{ème} sexe*, 2002, pp. 277-284.

CHAREST Danielle, *Haro sur les fumeurs. Jusqu'où ira la prohibition ?*, Paris, Ramsay, 2008.

CHETCUTI Natacha, AMARAL Maria-Teresa, « Monique Wittig, La tragédie et l'amour », *Anthropologie des représentations du corps*, 4, 2008, pp. 93-98.

COUILLARD Marie, « La lesbienne selon Simone de Beauvoir et Nicole Brossard : identité ou figure convergente ? », *Labyrinth*, 1, 1, 1999. <http://h2hobel.phl.univie.ac.at/~iaf/Labyrinth/CouillardM.html>.

DEVREUX Anne-Marie, *La Théorie des rapports sociaux de sexe : un cadre d'analyse de la domination masculine*, communication au NEPeM, Nucleo de Estudos e Pesquisa sobre a Mulher, Université de Brasília, 7 décembre 2004.

GIARD Agnès, « Les cartes bleues ont-elles un sexe ? », *Les 400 Culs. La planète sexe, vue et racontée par Agnès Giard*, http://sexes.blogs.liberation.fr/agnes_giard/2007/12/les-cartes-bleu.html.

GUILLAUMIN Colette, *L'Idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002 (1972).

- GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992 (1978).
- HURTIG Marie-Claude, KAIL Michèle, ROUCH Hélène (dir.), *Sexe et Genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, CNRS, 2002 (1991).
- LANCELIN Aude, « La deuxième vie du “Deuxième Sexe” », *Nouvel Observateur*, 02/01/2008, <http://bibliobs.nouvelobs.com/2008/01/02/la-deuxieme-vie-du-deuxieme-sexe>.
- MATHIEU Nicole-Claude, *L'Anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991 (1989).
- MATHIEU Nicole-Claude, « Sexe et genre », in HIRATA Helena, LABORIE Françoise, LE DOARE Hélène, SENOTIER Danièle (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2000, pp. 191-200.
- MEAD Margaret, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963 (1935).
- MICHARD Claire, « Assaut du discours *straight* et universalisation du point de vue minoritaire dans les essais de Monique Wittig », *Genre, Sexualité et Société*, 1, 2009.
- MICHARD Claire, « Monique Wittig : sujet souverain dans le corps à corps avec le langage », dans BOURQUE Dominique, BALÈN Julia (dir.), in *Annuling gender: the Legacy of Monique Wittig*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, à paraître.
- MONEY John, « Hermaphroditism, Gender and Precocity in Hyperadrenocorticism : Psychologic Findings », *Bulletin of the Johns HopkinsHospital*, 96, 6, 1955.
- Questions féministes*, 7, 1980.
- Questions féministes*, 8, 1980.
- RICOEUR Paul, *L'Idéologie et l'utopie*, Paris, Le Seuil, 1997 (1986).
- SALMON Christian, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.
- SCOTT Joan, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, 1988, pp. 125-153.
- STOLLER Robert, *Sex and gender: On the Development of Masculinity and Femininity*, New York, Science House, 1968.
- TAHON Marie-Blanche, *Sociologie des rapports de sexe*, Rennes, PUR, 2004.
- WITTIG Monique, « The Category of Sex », *Feminist Issues*, 2, 2, 1982.
- WITTIG Monique, *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001.
- WITTIG Monique, « Avant-note » in BARNES Djuna, *La Passion*, Paris, Flammarion, 1982.

Notes

- 1 On trouve dans la partie « Formation » le chapitre « La lesbienne » à côté de celui sur « La jeune fille », ou sur « L'initiation sexuelle », alors que dans la partie « Situation » figurent entre autres les chapitres sur « La femme mariée », « La mère », « Prostituées et hétéraïes »...
- 2 On entend par naturalisation l'effet des instances sociales productrices des opérations catégorielles : au sexe correspond le genre et vice-versa. Cette opération de catégorisation a pour effet d'opérer un classement social des individus dès leur naissance. Le terme naturalisation se différencie du terme naturalité qui fait référence aux processus proprement biologiques de détermination du sexe (par exemple chromosomiques).
- 3 Colette Guillaumin a montré dans *L'Idéologie raciste* que le concept de race dans son acception moderne n'existait pas avant l'esclavage.
- 4 Le psychologue américain John Money utilise le premier le terme genre en 1955 pour différencier le sexe biologique d'un enfant de son identité sexuée, dans le cas d'enfants intersexes.
- 5 L'anthropologue Nicole-Claude Mathieu distingue les notions de sexe, de sexe social et de genre. Elle définit le sexe de la façon suivante : « La notion de sexe est l'organisation mentale d'idées (représentations, mythes, utopies, etc. : le sexe “pensé”) et de pratiques (rapports sociaux entre les sexes : le sexe “agi”) souvent contradictoires »(Mathieu, 1989, 228). Elle le différencie de la notion de « sexe social » : «J'entends par *sexe social* à la fois la définition idéologique qui est donnée du

sexe, particulièrement de celui des femmes (ce que peut recouvrir le terme “genre”) et les aspects matériels de l'organisation sociale qui utilisent (et aussi transforment) la bipartition anatomique et physiologique » (Mathieu, *ibid.*, 266).

6 D'autres analyses du chapitre « La lesbienne » ont été proposées (Bonnet, 1998, 1999 ; Couillard, 1999 ; Bourcier, 2002 ; Barnes, 2004 ; Lancelin, 2008).

7 Cependant même si Beauvoir distingue, à la suite de Jones et Hesnard, deux types de lesbiennes : les unes « masculines », les autres « féminines », elle rajoute que pour quantité de raisons, cette distinction lui paraît assez arbitraire.

8 Le terme d'*adultisation*, ou autrement dit la possession de la « culture adulte » sexuée, est tiré du livre Haro sur les fumeurs. *Jusqu'où ira la prohibition ?* (Charest, 2008). Danielle Charest utilise cette notion pour décrire les procédés du marketing actuel, notamment à travers la publicité, qui laisse à penser aux enfants qu'ils/elles sont décideurs dans les modes de consommation. Elle prend, entre autres, comme exemple la publicité où un bébé explique à ses parents les avantages techniques d'un système de chauffage par rapport à un autre, ou encore le phénomène d'hypersexualisation des petites filles, qui les transforme dès leur plus jeune âge en objets sexuels.

9 Dans l'édition de 1976 on trouve à la place du terme complicité, le terme complexité dans le texte.

10 Souligné par moi.

11 Ici Beauvoir utilise le conditionnel, on peut donc penser qu'elle ne parle que de ce que les gens pensent en général de l'homosexualité féminine et qu'elle s'en démarque. En fait, elle établit un « résumé » de la pensée de Gregorio Marañón : « Marañón considérait que la sexualité est à “sens unique”, et qu'elle atteint chez l'homme une forme achevée tandis que chez la femme elle demeure “à mi-chemin” ; seule la lesbienne posséderait une libido aussi riche que celle du mâle, elle serait donc un type féminin “supérieur”. En fait la sexualité féminine a une structure originale et l'idée de hiérarchiser les libidos mâle et femelle est absurde ».

12 L'idée d'une société asexuée dans laquelle tout le monde aurait une sexualité indéterminée, n'est pas le souhait de Wittig. Se débarrasser de la catégorie « femme » n'exclut pas le « corps lesbien » (Wittig, 1969, 1985 ; Chetcuti, Amaral, 2008).

13 Voir aussi dans ce même numéro, Michard Claire « Assaut du discours *straight* et universalisation du point de vue minoritaire dans les essais de Monique Wittig ».

14 Le début des années 1980 marque, en France, un tournant très important sur le plan théorique et politique concernant le rapport lesbianisme/féminisme. Les deux articles de Wittig qui formalisent l'analyse de l'hétérosexualité comme régime politique, *La pensée Straight* (février 1980) et *On ne naît pas femme* (mai 1980), sont les catalyseurs de l'explosion d'un conflit larvé, présent depuis le début du Mouvement de Libération des Femmes, sur l'hégémonie de l'hétérosexualité. Ce conflit politique entraîna la rupture entre les membres de la revue *Questions féministes*.

15 L'auteur fait référence au texte de Ti-Grace Atkinson traduit ainsi dans l'édition française : « Si le féminisme a une logique quelconque, il ne peut tendre que vers une société sans sexe » (Atkinson, 1974, 15).

16 En italique et souligné dans le texte.

17 Ce qui signifie que dans l'absolu, il peut y avoir d'autres formes possibles de relations dont les termes sont encore inconnus.

18 L'hétérosocialité est à saisir ici comme un ordre social et politique instauré contre les femmes et dont le pivot rendu invisible est l'hétérosexualité, ce lien total de la femme à l'homme pensé, dans la plupart des sociétés, comme naturel et immuable.

19 En établissant un *forçage* du sexe.

20 « Le “marketing du genre” consiste à prendre un produit qui s'adresse *a priori* aussi bien aux hommes qu'aux femmes et à le décliner en deux versions : mâle et femelle, dans le but d'augmenter les ventes. » Voir Agnès Giard, « Les cartes bleues ont-elles un sexe ? », *Les 400 Culs. La planète sexe, vue et racontée par Agnès Giard*. http://sexes.blogs.liberation.fr/agnes_giard/2007/12/les-cartes-bleu.html, site consulté le 28/12/2007.

21 « Le but du marketing narratif n'est plus simplement de convaincre le consommateur d'acheter un produit, mais de le plonger dans un univers narratif, de l'engager dans une histoire crédible. Il ne s'agit plus de séduire ou de convaincre, mais de produire un effet de croyance. Non plus de stimuler la demande, mais d'offrir un récit de vie qui propose des modèles de conduite intégrés incluant certains actes d'achat, à travers de véritables engrenages narratifs ». (Salmon, 2007, 42)

Pour citer cet article

Référence électronique

Natacha Chetcuti, « De « On ne naît pas femme » à « On n'est pas femme ». De Simone de Beauvoir à Monique Wittig », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n°1 | Printemps 2009, mis en ligne le 09 juillet 2009. URL : <http://gss.revues.org/index477.html>

Natacha Chetcuti

Sociologue, Docteur en anthropologie sociale
LAS-EHESS, Paris

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

À partir de la formule de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme, on le devient » et de celle de Monique Wittig « On n'est pas femme », cet article se propose de revenir sur la notion de « devenir femme » et ainsi de rendre compte de l'élaboration des catégories de sexe au cœur du système social de l'hétérosexualité normative. Analyser en les comparant les textes de Beauvoir et Wittig permet d'interroger le présupposé de la différence des sexes comme modèle cognitif et son maniement dans les études sur le genre et celles sur l'hétérosexualité et l'homosexualité. Quelle voie dans la conquête du statut d'humain pour des sujets en devenir : la « masculinité » comme forme de mise à distance du conditionnement femme ou la redéfinition du principe de l'altérité par la dénaturalisation des rapports entre sexe et genre ?

Mots clés : genre, femme, lesbianisme, hétérosexualité, sujet

From “Women are not born women” to “Lesbians are not women”: From de Beauvoir to Wittig

Revisiting the two famous quotes from Simone de Beauvoir's “One is not born, but becomes a woman” and Monique Wittig's “Lesbians are not women”, this article aims to discuss the concept of becoming woman. It analyzes how gender categorization is constructed in a heteronormative social system. Analyzing both Beauvoir's and Wittig's works, I recall the general assumption about sex differentiation, and question the way it is used in studies on gender, homosexuality and heterosexuality. How can subjects reach human status? By using masculinity to distance themselves from female conditioning or by denaturalising the sex/gender divide?

Keywords : gender, woman, lesbianism, heterosexuality, subject